

*A Nathalie B., image même de la tolérance,
Ce livre ne pouvait être que pour toi,
une grande âme*

*N'ayant pas de correcteur, je m'excuse d'avance pour les fautes
de frappes que vous pourriez rencontrer et vous invite à me les*

*signaler afin qu'elles soient corrigées.
Merci d'avance...*

Voilà ! C'est l'heure ultime. L'heure où le rayon frappe la dune. L'heure où soudain, elle s'illumine, brille comme une mine de diamant, rougit puis flamboie jusqu'à s'éteindre. Le soleil finit sa course. Christian se relève, secoue son blouson pour le débarrasser des grains de sable qui s'y sont accrochés et l'enfile. Le froid tombe vite une fois le rituel achevé. Et il n'aime pas traîner dans les parages la nuit. On ne sait jamais ce qui va s'y passer ou ce qui va s'échouer des pays du Maghreb. Il traverse la plage désertée par les planchistes. Un retardataire plie encore sa voile avec difficulté comme s'il ne l'avait jamais fait auparavant. Christian a un petit rire moqueur et regarde le bout de ses chaussures en hâtant le pas. Il s'amuse souvent de ces pseudo-play-boy qui font rouler leurs muscles. Si certains d'entre eux sont de vrais pros, au point que c'en est un régal de les regarder voler sur l'eau à une vitesse vertigineuse tels de grands oiseaux de proie colorés, la majeure partie n'occupent leur journée qu'à ouvrir leur grande voile,

estimer que le vent est trop fort ou pas assez, puis, après une journée allongée sur le sable à regarder les filles et les siffler de temps en temps, la refermer et rentrent pour écumer les bars de la jolie petite ville de Tarifa. Il faut avouer que le lieu n'est pas fait pour les débutants, et qu'il est même, très souvent, effrayant. A la rencontre de l'océan Atlantique et de la mer Méditerranée, les courants y sont puissants et les vents souvent violents. Depuis un an qu'il vit sur cette pointe de l'Europe, Christian a vu plus d'un planchiste se faire emporter. Nombreux sont ceux aussi qui, épuisés, s'assoient sur leur planche, n'ayant plus qu'à attendre l'arrivée des secours.

La nuit sera fraîche. Le temps est très instable, cette année. Le mythe de l'éternelle chaleur espagnole semble se ternir au fur et à mesure que la planète se réchauffe. Il a faim. La bouteille qu'on lui a offerte la veille l'a assommé de sommeil mais elle n'a pas rempli son estomac. Son dernier repas est loin. Trop loin. Mais la faim, il s'y est habitué. Le signe qu'il est encore vivant. Elle est sa nouvelle compagne. Il essuie sa bouche du dos de sa manche usée et crasseuse comme si ce geste, simulant la fin d'un bon repas, pouvait tromper son cerveau. Mais son ventre couine.

-'Soir Christian. Tu as quelque chose pour moi aujourd'hui ?

Christian se retourne et fouille instinctivement ses poches en regardant le jeune homme qui lui sourit. Mais non, il n'a rien, il a dormi la majeure partie de la journée. Il n'est donc pas passé à la déchetterie. Il a un sourire navré, plus pour lui d'ailleurs que pour le jeune homme qui tire sur sa pipe à hashish, un très bel objet qu'il s'est offert lors de son dernier séjour au Maroc. Oui, désolé pour lui-même. Un objet intéressant au fond de ses poches lui aurait sans doute payé un repas.

-Bah, c'est pas grave, fait le jeune homme en lui tendant un morceau de pain. On dîne ensemble ?

Christian sait bien que le garçon ne possède pas plus que lui. Tout juste s'il a assez pour se payer l'essence afin de bouger son Mercedes 200 et son herbe qui l'emmène plus loin encore ! Il refuse. Il s'endormira le ventre vide mais n'acceptera pas la charité d'un aussi pauvre que lui.

-Merci Olivier, j'ai déjà mangé.

Olivier le regarde s'éloigner. Il hausse les épaules tristement. Il devine bien que c'est un mensonge mais sait aussi qu'on ne force pas la main à Christian. Olivier, voulait juste un peu de compagnie ce soir. Tant pis.

Christian est un mystère pour tous ceux qui fréquentent le parking. Olivier y squatte depuis plus de six mois avec, de temps en temps, un court séjour de l'autre côté du bras de mer. En face. Une terre si proche que, du marche-pied de son camion, par cette belle soirée, il aperçoit les basses maisons blanches et carrées aux volets bleus de la ville maghrébine. Un bateau fait sonner sa trompe. Il le regarde s'éloigner vers l'Afrique. Il faudra le reprendre bientôt. Sa réserve d'herbe diminue. Et puis, il se sent un peu seul. Mais il faut trouver l'argent pour payer le bateau. Le parking est désert en ce moment. A part lui n'est garé qu'un Himmer dont les occupants allemands prennent leur dîner face à la mer, confortablement installés sur leur chaise pliante, une table bien garnie placée entre eux. Pas de quoi se changer vraiment les idées. Toujours aimables et charmants, les retraités allemands en camping sauvage ! Mais ils se contentent généralement de vous souhaiter le "bonjour", avec un grand sourire... Ensuite, ils mènent leur petite fin de vie dans leur coin, ne sachant dire que "bonjour"

et "au revoir" dans une langue qui n'est pas la leur. Jamais dérangeants, jamais un reproche, jamais un jugement pour ces gens du voyage si loin de leur quotidien, de leur vie bien rangée, de leur retraite méritée après des années monotones de labeur. Ils sont juste heureux d'être là, se contentant du parfait équilibre de leur vieux couple. En tout cas, c'est le cas de tous ceux qu'Olivier a croisés sur sa route depuis qu'il a quitté le domicile familial. Ce domicile trop étriqué pour lui, trop petit, trop banal, trop gris, trop muré dans l'habitude, loin des grands horizons auxquels lui, aspirait.

Ces allemands sont toujours d'agréables sexagénaires, discrets et polis, qui fuient l'hiver de leur pays en prenant la route du soleil dans le confortable "Himmer" qu'ils ont passé leur vie à financer. Olivier, lui, à vingt ans, a eu une courte vie active dans la conduite des engins de chantier, puis chômage, RSI et cette fuite d'une situation insupportable et honteuse qui ne débouche sur rien d'autre que l'inactivité et l'humiliation. Il a laissé derrière lui son village perdu, ses parents, et s'est retrouvé sur les routes. Marginal. Parfois traqué par des forces de l'ordre qui ne comprennent pas ce désir de liberté, regardé de travers par les gens bien rangés... Mais il a fui sans regret cette vie de confort